

LES OLYMPIADES DE LA LECTURE

Présentation des épreuves dans le cadre du 1^{er} Juin des Ecritures Jeunesse 2024

"L'essentiel, c'est de participer", a déclaré Pierre de Coubertin, co-fondateur des Jeux Olympiques. 130 ans après la fondation de leur comité, nous ajoutons : "Et de s'amuser - en lisant du théâtre contemporain pour la jeunesse." Pour fêter à la fois les Jeux Olympiques en France et le 1^{er} Juin des Ecritures Jeunesse, Très Tôt Théâtre et les Médiathèques de la Ville de Quimper s'associent pour lancer *Les Olympiades de la lecture*, samedi 1^{er} Juin, de 10h à 12h, à la médiathèque Alain-Gérard.

Pour participer, c'est très simple :

La participation aux Olympiades de la Lecture est ouverte à toutes et à tous, de tous âges.

Constituez votre équipe : elle doit être composée d'enfants et d'adultes.

Décidez de votre couleur : vous la porterez le jour des Olympiades.

L'inscription est gratuite mais obligatoire auprès de votre médiathèque ou de Très Tôt Théâtre au 02 98 64 20 35

Le Kit Olympiades et toutes les explications sont téléchargeables sur www.tres-tot-theatre.com

Avant le 1er juin :

Si vous êtes disponible, vous pouvez aussi venir chercher votre **Kit Olympiades** et rire avec nous lors des **deux séances d'entraînement collectif** organisées avec la complicité de Karin Serres, autrice-coach :

Mercredi 15 mai de 17h15 à 18h15 à la Médiathèque de Penhars

ou Jeudi 16 mai de 17h15 à 18h15 à la Médiathèque d'Ergué-Armel

Les Olympiades de la lecture :

Rendez-vous **samedi 1^{er} juin de 10h à 12h** à la Médiathèque Alain-Gérard (centre-ville)

Des extraits de textes de théâtre vous seront fournis par Très Tôt Théâtre.

Votre équipe sera invitée à tirer au sort une épreuve qualificative parmi ces 3 propositions :

1. **Lecture-décathlon** : parcours d'obstacles pendant lequel les athlètes doivent lire un extrait sans s'arrêter ni perdre le fil
2. **Relais-cture** ou *Lancer de livre* : chaque athlète lit un passage d'un livre de théâtre à voix haute puis lance le livre à son coéquipier ou sa coéquipière qui doit lire la suite avec fluidité
3. **Handi-lecture** : épreuve en duo, chaque athlète muni.e d'un casque anti-bruit doit répéter au mieux et au plus sensé l'extrait de texte que lui chuchote son coéquipier ou sa coéquipière.

Suivie par une **ÉPREUVE COLLECTIVE FINALE SURPRISE : LE 4 X 10 MOTS (A PEU PRES)**



En attendant, entraînez-vous en équipe chez vous, à l'école, dans les gymnases, dans les parcs... tant que vous voulez et surtout : **amusez-vous !**



RÉSEAU DES
MÉDIATHÈQUES
ROUEDAD AR
MEDIAOUEGOÙ



LES OLYMPIADES DE LA LECTURE du 1^{er} Juin des Ecritures Jeunesse 2024

Dans votre KIT d'ENTRAÎNEMENT, vous y trouverez

La présentation des épreuves et

les extraits des textes de théâtre sélectionnés pour s'entraîner :

- *Allez Ollie à l'eau*, Mike KENNY – pages 7 à 9 / 19 à 21 / 25 à 26 / 33 à 35 / 54 à 56
- *3 minutes de temps additionnel*, Sylvain LEVEY – pages 11 à 13 / 14 à 16 / 22 à 25 / 38 à 41
- *Moustique*, Fabien ARCA – pages 14 à 18
- *Prête-moi tes ailes*, Dominique PAQUET – 21 à 24
- *Dernier rayon*, Joël JOUANNEAU pages 22 à 23 / 39 à 41
- *Chant de mines*, Philippe GAUTHIER – pages 10 à 12 / 15 à 16 / 29 à 30 / 40 à 43
- *Chlore*, Karin SERRES – pages 3 à 5 / 6 à 11 / 32 à 34

A bientôt !

Plus d'infos auprès de :

Très Tôt Théâtre

Du mardi au vendredi de 9h à 12h/ 14h à 17h30

Tél : 02 98 64 20 35

Médiathèque Alain-Gérard

Du mardi au samedi de 12h à 18h

Tél : 02 98 98 86 60

Médiathèque d'Ergué-Armel

Du mardi au vendredi de 14h à 18h

Samedi de 14h à 17h

Tél : 02 98 98 40 81

Médiathèque de Penhars

Du mardi au vendredi de 14h à 18h

Samedi de 14h à 17h

Tél : 02 98 98 40 80

ALLEZ OLIE À L'EAU

Mike Kenny

C'est l'histoire d'un –

MAMIE

D'un petit garçon –

OLLIE

Un petit garçon et son arrière-grand-mère qui –

MAMIE

Sont allés nager.

OLLIE

Oui, si on veut.

MAMIE

Je ne suis pas vraiment un petit garçon, enfin plus maintenant.

OLLIE

Et je ne suis pas une arrière-grand-mère, enfin pas encore.

MAMIE

C'est pourtant bien leur histoire.

OLLIE

À tous les deux.

MAMIE

Voilà comment ils se sont rencontrés.

OLLIE

En fait ils s'étaient déjà rencontrés, quand Ollie –

MAMIE

Le garçon.

OLLIE

MAMIE

Laisse-moi raconter. Quand Ollie était bébé –

OLLIE

Mais il n'en avait aucun souvenir.

MAMIE

Je peux poursuivre ?

OLLIE

Je t'en prie.

MAMIE

Qu'est-ce que tu en penses ?

OLLIE

De quoi ?

MAMIE

Cette histoire d'âge.

OLLIE

Ça me plaît pas trop.

MAMIE

Moi non plus.

OLLIE

Ollie, ça ne lui plaisait pas car quand tu es petit, personne ne te laisse faire ce que tu veux.

MAMIE

Et son arrière-grand-mère, ça ne lui plaisait pas car quand tu es vieux, tout le monde pense que tu ne peux plus rien faire. Donc, on commence ?

OLLIE

Après toi. Respire un grand coup.

MAMIE

Non, non. Après toi. Jette-toi à l'eau.

OLLIE

L'âge avant la beauté.

MAMIE

Petit effronté...

OLLIE

Bon, d'accord. Mon père a toujours dit que je parle comme je respire, et il dit aussi que si la parole était une épreuve olympique, je la remporterais haut la main. Il se croit drôle, du coup je lui réponds que si l'humour était une épreuve olympique, il serait sûr de perdre.

Première épreuve

Tout a commencé quand mon arrière-grand-mère est venue habiter chez nous. C'était la première fois qu'on se rencontrait.

MAMIE

Bonjour.

OLLIE

Bonjour.

MAMIE

Tu es Oliver.

OLLIE

Oui.

MAMIE

Tu sais qui je suis ?

mieux. Puis une pensée me traverse la tête et s'échappe de ma bouche / Pourquoi j'ai un sac avec une serviette dedans ?

MAMIE

On va nager.

OLLIE

Non !

MAMIE

Quoi ?

OLLIE

Non, je ne nage pas.

MAMIE

Vraiment ? Un grand garçon comme toi !

OLLIE

Plus je grandis, plus j'ai de chances de couler.

MAMIE

Eh bien dans ce cas, tu n'auras qu'à me regarder.

OLLIE

Tu sais nager ?

MAMIE

Oui.

OLLIE

Vraiment ?

MAMIE

C'est si étrange que ça ?

(Ollie ne dit rien mais trouve manifestement cela très étrange.)

C'est bon pour ma hanche.

Je me défendais plutôt bien autrefois.

Vraiment ? **OLLIE**

Je participais à des courses. **MAMIE**

Vraiment ? **OLLIE**

Oui. **MAMIE**

Où ? **OLLIE**

J'ai participé aux Jeux. **MAMIE**

Quels jeux ? **OLLIE**

Les Jeux olympiques. **MAMIE**

Les Jeux clopin-piques ? C'est pour les gens qui clopinent ? **OLLIE**

Non. Les Jeux olympiques. **MAMIE**

Les Jeux olympiques ? **OLLIE**

Oui. Les Jeux olympiques. **MAMIE**

Les Jeux olympiques ? **OLLIE**

Ollie, tu es devenu sourd ? **MAMIE**

Pardon. Ils se passaient où, ces Jeux olympiques ? **OLLIE**

Londres. **MAMIE**

Attention, on va traverser la rue. **OLLIE**

Mamie Olive. Je pense que ta mémoire a dû... **MAMIE**

Quoi ? A dû quoi ? **OLLIE**

Eh bien. Les Jeux olympiques de Londres ont eu lieu en 2012. **MAMIE**

Ah oui ? **OLLIE**

Oui... et de toute façon ils n'étaient pas faits pour des, euh, des vieux comme toi. **MAMIE**

Non ? **OLLIE**

Non. Tu as dû le rêver. **MAMIE**

Donc, j'ai dû le rêver ? **OLLIE**

Oui. Désolé.

OLLIE

Je suis sûr.

MAMIE

Ollie n'a plus rien dit sur tout le chemin du retour et je suis allée m'allonger un peu. J'étais fatiguée après ma baignade. Le lendemain.

Deuxième épreuve

Mamie Olive était assise dans le jardin.

Je devrais peut-être dire un mot ou deux sur ce que c'est que vieillir. Il n'y a pas grand-chose de positif à en dire.

Quand j'étais jeune, j'arrivais à toucher mes orteils. Puis mes chevilles. Puis mes genoux. Maintenant, tout ce que j'arrive à faire, c'est les montrer du doigt. Et parfois je ne sais même plus comment on les appelle. Ça m'inquiète un peu. Peut-être que la prochaine étape, ce sera quand j'aurai oublié de m'en inquiéter, et alors tout ira bien.

Bref, toutes ces petites misères, on en a littéralement plein le dos. Cela dit, le pire, et de loin, c'est de se voir traité comme l'idiot du village. Nous autres, les vieux, on a la réputation de ronchonner. Mais c'est justement pour ça.

OLLIE

Ollie est venu trouver Mamie Olive.

MAMIE

Il avait l'air un peu ronchon.

┌ **OLLIE**

Tu as fait les Jeux olympiques !

Comme je t'ai dit. **MAMIE**

Tu étais nageuse. **OLLIE**

Je t'ai dit que oui ! **MAMIE**

Aux Jeux de Londres. Les autres Jeux de Londres. **OLLIE**

En 1948. **MAMIE**

J'en avais jamais entendu parler. **OLLIE**

C'était il y a longtemps. **MAMIE**

Maman m'a raconté. **OLLIE**

Tu ne m'as pas crue. **MAMIE**

Évidemment que je t'ai pas crue ! **OLLIE**

Et pourquoi ? **MAMIE**

Parce que... tu es vieille ! **OLLIE**

Je n'ai pas toujours été vieille. Ce n'était pas les Vieux olympiques. **MAMIE**

OLLIE

Ni ma balle de ping-pong.

Troisième épreuve

(Mamie Olive fait quelques longueurs entre chaque échange de répliques.)



Donc, le lendemain, Ollie s'est retrouvé assis au bord de la piscine. Du côté le moins profond. Avec des brassards. Mamie Olive enchaînait les longueurs. Les autres enfants étaient là, une fois de plus.

MAMIE

Tu viens ?

OLLIE

Dans une minute. Et elle repartait pour un tour. Je crois que j'ai vu un des enfants sourire. J'ai décidé de les ignorer.

MAMIE

Viens donc.

OLLIE

J'arrive.
Je me suis glissé dans l'eau.

MAMIE

Et tenu là.

OLLIE

Grelottant.

MAMIE

Tu as froid ?

OLLIE

Non. Parle-moi des Jeux olympiques.

MAMIE

Mmm. Très rusé. Tu es sûr que –

OLLIE

Oui.

MAMIE

Eh bien, c'est difficile à croire aujourd'hui, tant de choses ont changé, mais les femmes à l'époque n'avaient le droit de disputer que cinq épreuves de natation. Et elles n'avaient pas le droit de nager sur plus de 400 mètres.

OLLIE

Ça fait combien de longueurs, ça ?

MAMIE

Eh bien, la piscine olympique mesurait 50 mètres, donc, 400 divisés par 50 égale 8. Huit longueurs. Pas le bout du monde.

OLLIE

Huit !

MAMIE

Oui, huit petites longueurs. Je te demande un peu. Ils pensaient qu'on était des fleurs si délicates qu'on s'écroulerait de fatigue, qu'on tournerait de l'œil et que notre cerveau ramollirait si on restait trop longtemps dans l'eau. Comme tu vois, ils avaient raison !

OLLIE

Oui.

MAMIE

Ma spécialité, c'était la brasse coulée.

OLLIE

C'est quoi ça ?

MAMIE

Sur le ventre, comme ça. Je savais que je n'étais pas la plus rapide mais j'ai toujours eu beaucoup d'endurance, donc j'ai choisi le 400 mètres. La plus longue distance. C'est à ça que je m'étais entraînée. Et je ne l'ai pas regretté quand j'ai vu mon ennemie jurée. Michelle Dubois. Une Française.

OLLIE

Elle était comment ?

MAMIE

Belle, grande, un charme fou, une nageuse exceptionnelle – et en plus, elle jouait du piano. Je l'ai haïe au premier coup d'œil.

OLLIE

Qu'est-ce qu'elle avait fait ?

Épreuve finale

OLLIE

Peu de temps après, Mamie Olive est retournée chez elle.

MAMIE

Et Ollie a récupéré sa chambre.

OLLIE

Je pourrai venir te voir ?

MAMIE

Si tu as le temps. Mais il faut que je te dise quelque chose.
La finale, aux Jeux olympiques.

OLLIE

Quoi la finale ?

MAMIE

Je n'ai pas vraiment gagné.

OLLIE

Quoi ?!

MAMIE

Je n'ai pas gagné.
Je suis arrivée septième.

OLLIE

Et Michelle Dubois, ta grande rivale ?

MAMIE

Cinquième. Elle m'a battue.

OLLIE

Elle t'a battue ?

MAMIE

Oui. Et après la course, elle est venue me trouver et elle m'a serré la main en disant : "Merci de m'avoir accueillie dans ton pays et d'avoir été une si bonne camarade de Jeux."

OLLIE

Elle a dit ça ?

MAMIE

Je m'en suis terriblement voulu. Je l'avais détestée alors qu'en fait, elle était très gentille.

OLLIE

Je parie que tu aurais préféré gagner, n'empêche.

MAMIE

Oui, j'imagine, mais il ne peut y avoir qu'un seul vainqueur, et on ne peut pas gagner éternellement. Tout le monde vieillit. Et puis la victoire n'aurait duré qu'un jour alors que moi, je n'ai jamais cessé de nager.

OLLIE

Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

MAMIE

J'ai répondu : "Le plus important aux Jeux olympiques n'est pas de gagner mais de participer." Au revoir, Ollie.

OLLIE

Au revoir.

Oh, j'ai un cadeau pour toi.

MAMIE

Vraiment ?



OLLIE

Oui.

Il lui tend quelque chose.

MAMIE

Une boule !

OLLIE

Vu que tu n'as jamais retrouvé la tienne.
Au revoir, Mamie Olive !

Petite démonstration de natation synchronisée.



**TROIS MINUTES DE TEMPS
ADDITIONNEL**

Sylvain Levey

1.

LA FEMME.- Un rectangle de poussière, à la sortie nord-est de la ville, sur les rives du fleuve Rio Nunez.

LE PÈRE DE KOUAM.- Deux mâts d'anciens bateaux portugais comme deux poteaux de but plantés dans le sol, il n'y a jamais eu de barre transversale.

LA MÈRE DE KOUAM.- Des herbes folles écrasées par les pieds des gamins jouant au base-ball, l'Amérique fait toujours autant rêver.

Kouam et Mafany, eux, jouaient au football.

LA FEMME.- Kouam et Mafany avaient quatorze ans. On leur donnait facilement deux années de plus, ils étaient grands pour leur âge.

KOUAM.- Mafany et moi, on jouait ce jour-là, après les cours. Notre terrain vague, pour nous c'était le Santiago-Bernabéu du grand Real ou le San Siro des deux Milan : l'AC et l'Inter.

MAFANY.- Je tapais dans la balle sur mon aile gauche, Kouam était devant le but.

LE PÈRE DE MAFANY.- Mafany centrait, des centaines de centres à la trajectoire toujours parfaite qui

arrivaient comme par magie sur le pied droit de son ami Kouam.

MAFANY.- Je pouvais centrer les yeux fermés et toi, Kouam, tu reprenais de volée et le ballon allait systématiquement se loger dans notre lucarne imaginaire.

LA FEMME.- «Un futur Paul Pogba!» Je ne savais pas qui était Paul Pogba. «Mieux que Paul Pogba même!» m'avait dit mon mari, le directeur sportif du Bradford City Club.

LA MÈRE DE MAFANY.- Mafany centrait, Kouam marquait en championnat comme à l'entraînement.

KOUAM.- Je marquais oui, la foule imaginaire, c'est-à-dire la rangée d'arbres à l'horizon scandait mon nom, Mafany me rejoignait et on célébrait ensemble mon but.

MAFANY.- Le gros bidon d'huile abandonné était la caméra de télévision.

LA MÈRE DE MAFANY.- Le vieux tronc d'arbre déraciné et couché dans la poussière était le banc des remplaçants sur lequel, évidemment, aucun des deux ne s'asseyait jamais.

KOUAM.- Ce n'était pas de la terre ocre et des cailloux sous nos baskets usées mais un beau gazon bien vert sous nos crampons d'acier.

LA FEMME.- «Il faut que tu ailles voir ce gosse. C'est un petit génie.» Mon mari regardait en boucle des vidéos du même. Les buts avaient l'air fantastiques. Je ne connais rien au foot, je n'aime pas trop les enfants quand ce ne sont pas les miens. Mon mari était cloué au lit pour deux semaines à cause d'une méchante sciatique. Le gamin ne coûterait pas cher et c'était un très bon investissement pour le club.

LE PÈRE DE KOUAM.- Le genre de jeune joueur acheté une poignée de plomb en Afrique et revendu des camions d'or dans les grands clubs européens.

LA FEMME.- Il fallait aller vite, Bradford n'était pas le seul sur le coup.

MAFANY.- Notre ballon était à moitié dégonflé, on l'essuyait avec notre tee-shirt avant de faire une touche. On avait vu ça dans les vidéos des matchs européens.

KOUAM.- On avait comment dirais-je ? emprunté... Oui c'est ça, le téléphone de ma grande sœur.

MAFANY.- Elle s'appelait Ange-Floriane et Ange-Floriane était super-belle, j'avais souvent des

frissons quand je pensais à elle mais je ne l'avais jamais dit à Kouam.

→ **LA MÈRE DE MAFANY.**- Ici c'est tropical. Il pleut. Souvent.

LA MÈRE DE KOUAM.- Là-bas c'est continental, il pleut souvent aussi mais, là-bas, l'eau est froide.

MAFANY.- Quelquefois, avant notre entraînement, Kouam disait : «Aujourd'hui on imagine qu'il fait froid.»

KOUAM.- Super, super, super-froid.

MAFANY.- C'est l'hiver en Angleterre, et on est en quart de finale contre Chelsea.

KOUAM.- Si tu veux être un grand champion, il faut savoir marquer des buts par tous les temps.

LA FEMME.- Je suis juriste à mon compte, je devais donc représenter mon mari et le club, négocier avec la famille le départ du gamin et les questions de visa avec les autorités guinéennes. On m'avait payé un aller-retour Londres-Conakry avec une petite escale shopping à Paris.

KOUAM.- Les veilles de match nous regardions les albums photos du père de Mafany.

MAFANY.- Mon père était entraîneur de l'équipe senior, les seniors sentaient bon le camphre pour chauffer les muscles et avaient déjà beaucoup de poils sur le torse quand ils enlevaient leurs maillots à la fin des matchs, mon père avait joué un temps avec Aboubacar Sidiki Camara qu'on appelait tous Titi Camara, le plus grand joueur guinéen de tous les temps.

KOUAM.- Tu ne crois pas que c'était plutôt Feindouno ?

MAFANY.- Tu rigoles, mec. C'est comme comparer Zidane et Makélélé.

KOUAM.- Makélélé est un bon, un très bon joueur.

MAFANY.- Oui, mais Zidane c'est Dieu en personne.

LA MÈRE DE KOUAM.- Kouam et Mafany se disputaient rarement sauf pour savoir qui de Camara ou de Feindouno méritait le titre de meilleur joueur de Guinée.

LA MÈRE DE MAFANY.- Et sur le nombre exact de spectateurs que pouvait contenir l'Emirates Stadium d'Arsenal.

KOUAM.- Feindouno a joué avec Saint-Étienne et les Girondins de Bordeaux.

LE PÈRE DE MAFANY.- Les deux gamins n'avaient aucune idée du nombre de kilomètres entre Bordeaux et Saint-Étienne mais ils connaissaient les noms des clubs comme un touriste gourmand rêve des spécialités culinaires de chaque pays qu'il visite.

LA FEMME.- Kouam et Mafany ne rêvaient pas de la France, ils voulaient l'Angleterre, pourquoi pas West Ham ou Liverpool comme Titi Camara mais surtout Manchester, pas City, ils voulaient Manchester United.

MAFANY.- Ce jour-là donc.

KOUAM.- Cette femme donc.

MAFANY.- Cette jolie femme car elle était très jolie dans son beau tailleur couleur abricot.

KOUAM.- Tu dirais couleur abricot, moi je dirais mangue. Cette belle femme blanche donc avec son tailleur de marque française et ses talons hauts est apparue et s'est assise sur le tronc d'arbre des remplaçants.

MAFANY.- Elle nous a observés longtemps. Elle prenait des notes au stylo-plume sur un petit calepin brillant.

KOUAM.- Elle nous prenait en photo et essayait d'envoyer des messages. Elle maudissait l'Afrique car elle ne captait pas.

MAFANY.- C'est son téléphone qui était nul. Au début, Kouam, tu ne l'avais pas vue.

KOUAM.- Sur un terrain, seul compte le ballon, je suis concentré et face au but.

MAFANY.- Elle s'est approchée, timidement, au moment où nous allions partir. On aurait dit qu'elle ne savait pas comment nous parler.

LA FEMME.- Je ne connais rien au football et je ne connaissais rien aux règles de la savane.

KOUAM.- Chez nous il n'y a pas vraiment de savane mais on ne lui a jamais dit. Elle nous regardait, elle ne savait pas si elle devait nous serrer la main ou pas, elle hésitait, elle ne savait pas comment entrer en contact avec nous.

LA FEMME.- Do you speak English?

KOUAM.- Français.

MAFANY.- Elle parlait très bien le français et cela tombait bien car le français c'était notre langue officielle.

3.

LE PÈRE DE MAFANY.- C'était la saison des mangues.

LA MÈRE DE MAFANY.- Ça sentait partout le mangoé rafalari et le yétissé de poisson.

LA FEMME.- Je commençais à me faire à l'Afrique.

LA MÈRE DE MAFANY.- La famille de Kouam habitait à la sortie de la ville, dans le secteur de Was-sadou, un quartier anciennement pauvre devenu résidentiel, un havre de paix pour les classes moyennes.

LE PÈRE DE MAFANY.- Le père de Kouam était contre-maître sur les chantiers, sa mère était institutrice, ils vivaient à quatre dans une maison petite mais élégante.

LE PÈRE DE KOUAM.- Asseyez-vous.

KOUAM.- Mon père avait servi un grand verre de jus de gingembre à la belle Anglaise, c'était son surnom maintenant, ma mère avait posé sur la table des biscuits secs à la banane et des noix de cajou.

LA MÈRE DE KOUAM.- La belle Anglaise a bu du bout des lèvres, a mangé poliment, elle avait peur

pour son estomac d'Européenne et elle voulait aller vite en affaires.

LA FEMME.- Kouam peut jouer avec nous sans attendre le début de la saison prochaine, il touchera un salaire et des primes de match, le Bradford City Club n'est qu'une étape pour lui, grâce à nous et à son pied magique, il sera vite repéré par des clubs plus ambitieux.

KOUAM.- Manchester!

LA FEMME.- Par exemple.

KOUAM.- Le ballon dans les pieds de Daley Blind qui déborde sur le côté droit et passe la balle à Pereira, Pereira - Robin van Persie, Robin van Persie en profondeur pour Kouam qui se retourne et frappe, Kouam au pied magique! Et c'est le...

LA MÈRE DE KOUAM.- Calme-toi, Kouam, et laisse parler la dame.

LA FEMME.- Il faudrait donner votre réponse assez vite.

LE PÈRE DE KOUAM.- Je dois vous avouer. Comment vous dire?

LA MÈRE DE KOUAM.- Un entraîneur allemand.

LE PÈRE DE KOUAM.- C'est ça.

LA MÈRE DE KOUAM.- Est déjà venu nous voir.

LE PÈRE DE KOUAM.- Hier soir.

LA FEMME.- Nous augmenterons les primes de match en cas de très bons résultats.

LE PÈRE DE KOUAM.- Et aussi.

LA MÈRE DE KOUAM.- Un entraîneur espagnol.

LE PÈRE DE KOUAM.- Ce matin.

LA FEMME.- Kouam aura un bel appartement, un suivi médical et le club vous offrira des billets d'avion pour venir le voir.

LE PÈRE DE KOUAM.- Et aussi. Juste avant vous.

LA MÈRE DE KOUAM.- Un entraîneur d'un club français qui a beaucoup d'ambition.

LA FEMME.- Je ne vous crois pas.

LE PÈRE DE KOUAM.- On peut toujours tenter.

KOUAM.- Et mon père a ri. Comme seuls savent rire les Africains.

LA MÈRE DE KOUAM.- Et la femme a eu peur.

KOUAM.- Mon père a levé son verre de jus de gingembre pour célébrer leur accord.

LA MÈRE DE KOUAM.- Et la femme a souri, un sourire d'Anglais, presque invisible.

LA FEMME.- Kouam partira avec moi après-demain.

LE PÈRE DE KOUAM.- Va préparer ton sac, fiston. Prends une photo de ta mère.

KOUAM.- Il faut prévenir Mafany qu'il prépare lui aussi ses affaires.

LA FEMME.- Mafany restera là.

KOUAM.- Mafany ne part pas ?

LA FEMME.- Le Bradford City Club n'a pas prévu de recruter Mafany.

KOUAM.- Mafany est mon ami et lui aussi a un pied magique.

LA FEMME.- Ce n'est pas négociable.]

KOUAM.- Langoué guiné.

LA FEMME.- Qu'est-ce qu'il dit ?

LA MÈRE DE KOUAM.- C'est du soussou.

2.

MAFANY.- La suite de l'aventure fut moins joyeuse. Il faisait vraiment froid et il pleuvait vraiment tout le temps.

KOUAM.- L'Angleterre, on a eu du mal à s'y faire. Le soir, dans sa chambre j'entendais Mafany pleurer.

MAFANY.- Kouam pareil, il s'endormait avec, sous l'oreiller, la photo de sa mère. Au début, on avait chacun notre chambre puis on a mis les deux lits dans une seule des chambres puis on a rapproché les deux lits pour n'en faire qu'un. C'était plus rassurant.

KOUAM.- Mange, Mafany.

MAFANY.- Je n'ai pas faim.

KOUAM.- Il faut manger avant l'entraînement.

MAFANY.- Ce n'est pas bon.

KOUAM.- La bouffe ce n'était pas comme chez nous.

MAFANY.- Les gâteaux de maman me manquaient.

KOUAM.- Le rire de papa me manquait.

MAFANY.- Notre fleuve nous manquait.

KOUAM.- Notre terrain vague nous manquait. L'arbre déraciné nous manquait.

MAFANY.- On mangeait mal, on dormait mal, on ne jouait pas très bien au football.

KOUAM.- Par contre, les jours de repos, on prenait le train pour Londres, on était tous les deux tombés amoureux de Camden Town.

MAFANY.- On était tous les deux tombés amoureux du rock anglais.

KOUAM.- Avec nos premiers salaires, on s'était acheté les albums de Franz Ferdinand, de Kaiser Chiefs, de Joy Division et de David Bowie.

MAFANY.- Le soir dans notre appartement nous étions les vedettes virtuelles de grands concerts imaginaires, j'étais John Bonham, le batteur de Led Zeppelin, j'étais le chant.

KOUAM.- J'étais la batterie.

MAFANY.- J'étais la basse.

KOUAM.- J'étais le micro.

MAFANY.- J'étais l'ampli.

KOUAM.- J'étais Pete Doherty, le chanteur de The Libertines. *Yeah! Don't look back into the sun!*

MAFANY.- *Yeah! Don't look back into the sun!*
Yeah! Don't look back into the sun!

KOUAM.- *Yeah! Don't look back into the sun!*

MAFANY ET KOUAM.- *Back, back, back into the sun!*
Into the sun! Yeah! Into the sun! Yeah! Yeah!
Yeah!

MAFANY.- Kouam s'est blessé à la cuisse droite quelques semaines après notre arrivée en Angleterre et moi j'allais à l'entraînement avec des garçons qui ne me disaient pas bonjour, je n'avais pas de place où m'asseoir dans le vestiaire et j'avais beau m'appliquer dans mes centres, ce n'était jamais assez bien, c'était soit trop haut soit pas assez puissant.

KOUAM.- Quand j'ai pu de nouveau m'entraîner, Mafany, lui, est tombé malade, un truc dans les poumons du genre bronchite mais en plus grave. Mon pied droit était orphelin, il était devenu pied banal, pied médiocre.

LA FEMME.- La vie c'est comme une finale de Coupe du monde, ça se joue à pas grand-chose, un muscle qui claqué au mauvais moment, des

poumons qui brûlent parce qu'on a oublié, un soir, sa veste en sortant de l'entraînement et le destin bascule. Si pied droit et pied gauche avaient dès le début joué comme ils le faisaient dans la poussière de Boké, si Mafany avait bien centré et si Kouam avait marqué des buts alors on aurait oublié la couleur de leur peau.

MAFANY.- Madame, c'est quoi un hooligan? Pourquoi ils poussent des cris de singes quand on entre sur le terrain?

KOUAM.- Pourquoi vous ne répondez pas?

MAFANY.- C'est quoi un hooligan?

LA FEMME.- Quelqu'un qui voudrait ta mort même si tu marquais quatre buts par match, ça te va comme réponse?

CHANT DE MINES

Philippe Gauthier

Peut-être que quand ils meurent ils deviennent vraiment des oiseaux. Ces gens. Peut-être. Alors je me dis que quand on rêve on a intérêt à être précis. Parce que le type qu'est pas précis il se retrouve en poule. Ou en dindon. Du coup c'est nul. Du coup il a que les inconvénients. Il vole pas. Il bouffe des vers. Et il reste toute la journée le cul sur un œuf. C'est ballot.

Silence.

Moi dans mes rêves je suis super-précis. Je rêve d'être Zinédine Zidane. 'lors peut-être qu'après ma mort... ce qui est sûr c'est que je veux pas être une poule. Un dindon non plus. En fait je veux juste avoir deux jambes. Et deux pieds aussi. Et jouer au foot comme Zizou.

Mais bon. Ça sera dans une autre vie. Peut-être.

Silence.

Une mine donne le la.

Je m'appelle Léo. J'ai onze ans. Enfin presque. Un jour j'ai marché sur une mine. Ici c'est plutôt courant. Pour pas dire normal. Depuis j'ai plus qu'une jambe. La droite. Je veux dire une

vraie. L'autre c'est du plastique. Mais c'est quand même assez bien fait. Non. Franchement ils ont fait des progrès. Pas autant que pour les mines c'est sûr. Mais bon.

Silence.

Suis ici depuis longtemps. Et je m'y plais bien. J'ai pas mal de copains. Tous un peu déglingués comme moi. Tous avec un ou plusieurs trucs en moins. En plus on est nombreux. Assez pour faire une équipe de foot. Et on est pas mauvais malgré nos jambes en moins.

Silence.

Trio de mines.

Aujourd'hui c'est calme. C'est parce que c'est bientôt Noël. Tout le monde écrit sa lettre. En général on demande tous à peu près la même chose. Surtout des jambes quoi. Chaque année c'est pareil. On attend le 25 avec impatience. Puis quand on se lève on va chercher nos cadeaux au pied du sapin en carton. Ici y en a pas de vrais. De sapins. Et l'après-midi on fait un grand match de foot contre l'hôpital de la Croix-Rouge. C'est comme une tradition. Et ça permet de tester le matériel.

Silence.

Il soulève son pantalon. Exhibe sa prothèse.

Celle-là c'est celle que j'ai eue l'année dernière. Bien. Très bien même. Non vraiment ils se sont pas foutus de ma gueule. Solide. Légère. Parfaite quoi. Le truc c'est que j'ai grandi. Et pas elle. Forcément. Alors je penche un peu. Pas beaucoup non. Un ou deux centimètres c'est tout. Mais du coup je marche bizarrement. Et pour courir c'est pire. C'est pour ça que je vais la changer. Sans ça je l'aurais gardée un an de plus.

Entre Mathieu. En boitant bien sûr. Dehors des mines commencent un chant. Discordant.

MATHIEU : Eh ! t'as fait ta lettre ?

LÉO : Non. Pas encore. Et toi ?

MATHIEU : Ouais.

LÉO : Et ?

MATHIEU : Et quoi ?

LÉO : Ta lettre.

MATHIEU : Ah. Devine.

LÉO : Une super-jambe Lakédas avec coussins d'air intégrés et tatouage sur le mollet ?

MATHIEU : Dans le mille.

LÉO : Je crois que je vais demander pareil.

Il tapote sa jambe. Enfin sa prothèse quoi.

Parce que celle-ci elle commence à être trop petite. On peut choisir le tatouage ?

MATHIEU : Heureusement.

LÉO : Alors je vais prendre une poule. Ou un dindon.

MATHIEU : Pourquoi ?

LÉO : Comme ça. Pour rigoler. C'est tout.

MATHIEU : Ah. Moi ça sera la coupe du monde. Et en couleurs.

LÉO : C'est risqué.

Il s'en va.

LÉO, *seul*: Ouais. Une belle jambe. Toute neuve. C'est l'avantage. Moi quand ma jambe me va plus je peux la changer. Le top c'est d'en avoir plusieurs. Genre une pour le foot. Une pour tous les jours. Pour l'école et tout ça. Et une pour les jours de fête. Genre Noël. Mon anniversaire. Mais bon. Faut pas rêver. Déjà une neuve tous les ans c'est bien. Suis un privilégié. En quelque sorte. Non je dis en quelque sorte parce que des jambes c'est quand même mieux d'en avoir deux. Surtout pour le foot. Pour tirer. Si tu tires fort et que t'as pas bien attaché ta jambe elle part avec le ballon. C'est arrivé l'autre jour à Mathieu. Mon copain qui veut la coupe du monde sur sa jambe. 'l a tiré de toutes ses forces et sa jambe a suivi le ballon. Dans les cages c'était Pad'bol. Lui aussi c'est mon copain. Pad'bol. Il est en fauteuil c'est pour ça qu'il fait gardien. Et au moins comme ça il risque pas de se faire mal. Enfin sauf avec le coup de la jambe de Mathieu. Ouais. Donc Mathieu tire. Le ballon part. Direction la lucarne gauche. La jambe le suit. Enfin au début. Parce qu'une jambe c'est quand même plus lourd qu'un ballon. Du coup elle entame une descente vertigineuse et s'arrête

sur le nez de Pad'bol. Résultat il en a commandé un pour cette année. De nez.

D'ailleurs faut que j'écrive ma lettre. Sinon elle va me passer sous le nez, ma jambe.

Il trouve un bout de papier. Un crayon de couleur. Jaune. Écrit sa lettre. Accompagné par la mélodie explosive.

Noël moins une semaine

Léo. Seul.

LÉO: Plus qu'une semaine et c'est Noël. Vivement. Surtout qu'hier on a fait un entraînement de foot. Le massacre. On courait tous de travers. Bancals. C'était presque drôle. En plus on avait pas de gardien. Un petit problème avec Pad'bol. Son fauteuil. Et sa tête aussi. Mais bon. Rien de bien grave. J'espère juste qu'il pourra venir au prochain. Histoire qu'on se prenne pas une grosse tôle contre la Croix-Rouge. Non parce que l'an dernier on a frôlé l'humiliation. On était menés 6-0. À deux minutes de la fin Mathieu fait une magnifique reprise de volée du tibia. Pleine lucarne gauche. Le gardien adverse a rien pu faire. En même temps il est manchot du bras droit. Résultat on a sauvé l'honneur. 6-1. Ç'aurait pu être pire.

Non? À la fin le capitaine de la Croix-Rouge m'a dit rendez-vous l'année prochaine pour le deuxième set. Pas compris. Sans doute une vanne. Alors cette année on a intérêt à assurer.

Silence.

Léo se gratte la prothèse.

Saloperie de moustique. Ce con m'a piqué la veille du jour où j'ai marché sur la mine. Du coup maintenant ça me démange. Paraît que c'est normal. Qu'on garde la mémoire de notre jambe. Un truc comme ça. C'est bizarre. Non? Alors de temps en temps ça gratte. Heureusement c'est pas tout le temps. Sans ça ce serait chiant. Vraiment. Au début je comprenais pas bien. Je pensais qu'en changeant de jambe ça passerait. Mais non. J'aurai cette démangeaison toute ma vie.

Maintenant quand j'ai une piqûre de moustique je fais encore plus attention où je marche. C'est déjà pas terrible de perdre une jambe. Ou un bras. Alors je me dis que si je pouvais au moins éviter d'avoir à me gratter dans le vide ce serait toujours ça de gagné. Non?

Silence.

Un terrain de foot. Une cage. Dedans Pad'bol. Des gants de gardien. Un casque de moto.

Léo et Mathieu s'entraînent au tir. Pad'bol à l'esquive.

MATHIEU: Je te rappelle le but du jeu. Tu dois essayer d'arrêter le ballon. Pas de l'esquiver.

PAD'BOL: Je sais. Mais j'ai pas envie de m'faire mal. En plus vous faites exprès de tirer super-fort.

Mathieu tire. Pad'bol baisse la tête. Trop tard. Le ballon en plein dans le casque. La visière éclate.

PAD'BOL: C'est malin.

LÉO: Comme ça tu verras mieux.

Il tire à son tour. Cette fois Pad'bol réussit son esquive.

MATHIEU: Fais un effort bordel. Si tu joues comme ça la semaine prochaine on va se prendre une tôle. Encore.

PAD'BOL: D'acc'. Mais vous tirez plus doucement. Sinon moi j'arrête.

LÉO: Okay.

MATHIEU: Ça marche.

Ils tirent plus doucement. Pad'bol rate toutes les balles.

MATHIEU: J'crois qu'on va encore s'en prendre une sévère cette année.

LÉO: Sûr.

MATHIEU: Sinon on lui casse un bras. Comme ça ils auront peut-être pitié.

LÉO: Sinon on peut toujours l'habiller en clown. L'attaquant arrive devant nos cages. Il voit Pad'bol avec un gros nez rouge. Et tordu. Là fou rire. Du coup il rate son tir.

MATHIEU: Sinon on peut lui casser un bras.

PAD'BOL: Eh! j'vous entend!

MATHIEU: Et?

PAD'BOL: Et hors de question de me déguiser en clown. Me casser un bras non plus. Ça va pas bien vous.

LÉO: Toute façon d'ici là tu te le seras cassé tout seul. Ton bras.

Il tire. Pleine lucarne.

MATHIEU: Bien joué. Et si on trouvait quelqu'un d'autre.

LÉO: Y a personne.

MATHIEU: Et le nouveau? Celui qu'est arrivé il y a trois semaines?

LÉO: Celui qu'a plus de bras et qu'une jambe?

MATHIEU: Ouais.

LÉO: Ça risque d'être dur.

MATHIEU: Pourquoi?

LÉO: Ben il a plus de bras. Et qu'une jambe.

MATHIEU: Je sais. Mais bon. Ça peut pas être pire que Pad'bol.

PAD'BOL: J'ai dit j'entends tout.

MATHIEU: Profites-en. Ça va pas durer.

Il tire. Le ballon dans la tête de Pad'bol. Cette fois il n'entend plus rien. Sonné.

MATHIEU: Alors?

LÉO: Quoi?

MATHIEU: Le manchot unijambiste?

LÉO: J'irai lui demander. Mais bon on garde Pad'bol en remplaçant. On sait jamais.

MATHIEU: Ça roule. Capitaine.

CHLORE ET FROISSEMENTS DE NUIT

Karin Serres

Extraits « *Chlore* » de Karin SERRES

CHLORE (2 extraits)

Extrait 1

Rocco. - Comme chaque lundi, je suis venu à la piscine avec ma classe, pour apprendre à nager. Ça pue le chlore de l'eau, le plastique pourri des bouées creuses, celui des bonnets de bain visqueux et la pisse des douches suintant en filet au bas des murs. On glisse pieds nus sur le carrelage mouillé. L'eau des deux bassins renvoie en écho des sons bizarres de mur à mur. Des cris d'enfants grinçants, suraigus. D'immenses claques. Le glouglou ronflant de l'aspiration continue. Tout l'espace semble flou, mouvant...

La lumière monte doucement.

Aïda. - Comme chaque lundi, je suis venue à la piscine avec ma classe, pour apprendre à nager. Ça sent fort le chlore au dessus des deux rectangles d'eau turquoise qui se balance. Dans le grand bassin, je reconnais les enfants de ma classe à de petits détails de leur bonnet de bain. A leur façon de sortir leur tête de l'eau. On glisse pieds nus sur le carrelage mouillé. L'espace semble immense sous les lampes jaunes alignées. Sur les murs grenus, au dessus des gradins pleins de cerceaux, de ballons et de bouées, le soleil danse en reflets pointus.

Blong ! = grand bruit de porte qui se referme. Simultanément :

Rocco. - Après la douche, quand je sors de ma cabine, il n'y a plus un bruit.

Aïda. -- Après la douche, quand je sors de ma cabine, il n'y a plus personne.

Ils sont dos à dos et se rapprochent l'un de l'autre, à pas hésitants, à reculons, sans le savoir. Simultanément :

Rocco. - Monsieur Clodic ? Vous êtes encore là, m'sieur ? Vous êtes là ?! Il y a quelqu'un ?

Aïda. - Madame Ardin ? Où vous êtes ? Eh ? Où vous êtes passée, tout à coup ? Où ils sont tous passés ?

A force de se rapprocher à reculons, ils se percutent.

Rocco. - Aah !

Aïda. - Aah !

Ils se retournent aussitôt, face à face.

Rocco. - Qu'est-ce que tu fais là ?

Aïda. - Et toi ?

Silence.

Rocco. - Tu es une fille, n'est-ce pas ? Un peu plus petite que moi. Ton shampooing est à la pomme, la pomme verte, même. Tu portes un bonnet en laine, un blouson en nylon, et tu as un chien, enfin chez toi.

Aïda. - Comment tu sais ça ?

Rocco. - Rocco. Comme le film.

Aïda. - Quel film ?

Rocco. - Rocco et ses frères. Et toi ? Comment tu t'appelles ?

Aïda. - Aïda.

Rocco. - On se connaît ?

Aïda. - On s'est déjà vus, enfin, je veux dire...

Rocco. - De loin.

Aïda. - C'est ça.

Rocco. - Où ?

Aïda. - Au collège.

Rocco. - Le collège Berlioz ?

Aïda. - Oui. T'es aveugle ?

Rocco. - Oui.

Aïda. - Tu vois rien du tout ?

Rocco. - Si, je vois, plein de choses. Je t'ai bien vue, toi. Mais pas avec mes yeux. Avec mes mains, mon nez ou mes oreilles.

Aïda. - Ah ! D'accord...

Rocco. - T'es en quelle classe ?

Aïda. - Sixième trois. Et toi ?

Rocco. - Cinquième euh... je sais plus combien. Aïda... Aïda, c'est ça ?

Aïda. - Oui.

Rocco. - Où sont les autres ? Ta classe, ma classe ? Tu les vois ?

Aïda. - Non. Il n'y a plus personne.

Rocco. - Pas de maîtres-nageurs non plus ? Je n'entends pas le clac clac de leurs socques...

Aïda. - Plus personne, je te dis. Tu me crois pas ?

Rocco. - Si. Ils nous ont oubliés ? Non mais j'y crois pas, là ! Si c'est ça mais ils sont complètement inconscients ! Irresponsables !

Aïda. - Ils nous ont oubliés.

Rocco. - C'est de ma faute, je sais. Je mets toujours trop longtemps pour me rhabiller. Il y a les manches de ma chemise qui se roulent en boule. Et celles du pull qui les suivent. Après, le temps de distinguer l'envers de l'endroit, de tout retourner, de tout vérifier, pour pas avoir l'air trop cloche en sortant... Et puis les chaussettes. J'ai beau bien les coincer dans mes chaussures, elles finissent toujours par tomber du petit bac, là, sous le cintre du portemanteau. Et je les récupère par terre, sur le carrelage, complètement trempées dans la flaque d'eau qui a goutté de mon maillot. Mon maillot de bain qui glisse et qui se coince entre les lattes du siège. Quand c'est pas les autres qui me piquent mon slip ou mes chaussures en passant sous la cloison, pour s'amuser... Aïda ? Aïda ? Où es-tu ? Aïda ?!

Aïda (*enfin face à lui*). - Quoi ?

Rocco. - Ah ! Ouf ! J'ai cru que tu étais partie toi aussi !

Aïda. - Non non... Je réfléchissais.

Extrait 2

Ils marchent sans parler.

Rocco. - Et la piscine, tu aimes ? Moi, j'ai horreur des bonnets de bains...

Aïda. - L'eau, c'est bien, mais celle-là, elle brûle les yeux.. Pourtant, elle est si bleue, si bleue...

Rocco. - Le problème, c'est qu'on ne puisse pas s'appuyer dessus. Qu'on ne puisse pas la tenir. Elle nous entoure et elle nous échappe en même temps, tout le temps, comme une souris, comme un savon tout neuf... Mais je suis sûr que je pourrais l'aimer quand même. Il suffirait qu'on me laisse toucher ses bords. Faire tout le tour du bassin sans être embêté, un tour complet, ma main suivant la douce rigole arrondie, là, glougloutante. Et puis ça résonne tellement là-dedans !

Aïda. - C'est surtout le goût qu'il faudrait changer.

Rocco. - Oh oui ! Aussi fade que l'eau d'un lac !

Aïda. - Mais dégueulasse, en plus.

Rocco. - Ça râpe la gorge, ce truc, qu'ils mettent dedans, le chlore, là.

Aïda. - Oui, le chlore...

DERNIER RAYON

Joël Jouanneau

L'ENFANT

Chiche!

ALDÉBARAN

En avant?

L'ENFANT

J'attaque par la vicinale.

ALDÉBARAN

T'es pas fou, non?

Et les gravillons, tu en fais quoi?

Le raccourci, petit, et accroche-toi, suis-moi.

Mets tes cale-pieds, ça va dévaler.

Prés, monts, vallées!

Une franche escapade.

Et les voilà en selle, nos deux amis

Aldébaran devant

Le petiot dans la roue

Du moins un temps

Au premier tournant, le voilà qui double!

ALDÉBARAN

Oh oh!

Oh là oh!

Oh doucement!

Mets-toi en jambe

Si vite tu vas t'asphyxier

Ronge ton frein, gamin

Folâtre un peu

Musarde

Prends la clé des champs

Apprends à respirer

Lambine!

Toutes ces pervenches

Tu sens?

Les perce-neige, dis, tu les sens?

Et l'ancolie, le liseron, l'aubépine

La benoîte des ruisseaux!

L'ENFANT

La violette des bois!

ALDÉBARAN

C'est ma foi vrai! Et dis, tu sais quoi, ça

s'annonce corsée la montée, alors mets une dent de plus, petit, si tu veux suivre, car moi, maintenant, j'appuie.

L'ENFANT

Appuie appuie, moi je mouline.

ALDÉBARAN

Que tu dis, mais on va bien voir: à front blanc?

L'ENFANT

Le rouge-queue!

ALDÉBARAN

Affirmatif! Étoilé?

L'ENFANT

Le butor.

ALDÉBARAN

Joli! Et huppé... huppé...?

L'ENFANT

La besace!

ALDÉBARAN

Faux, le vanneau!

Alors, toujours facile?

L'ENFANT

Je peine un peu.

ALDÉBARAN

Et t'es pas au sommet, allez allez, on change de vitesse maintenant, dix-huit dents, plus vite, plus vite et serre les dents, mon garçon, retiens la leçon: si petit le troglodyte, babillarde la fauvette, moqueur le merle, rieuse la mouette, pas commode le torchepot, à toi, répète après moi.

L'ENFANT

Si petit le groglodyte, babillarde la mouette, pas commode le merlepot...

ALDÉBARAN

Ça sent son zéro, fiston, tu t'emmêles les rayons.

L'ENFANT

C'est que ça devient dur!

ALDÉBARAN

Tu veux devenir un aigle ou pas?

L'ENFANT

Oui, mais j'ai mal aux mollets.

ALDÉBARAN

Change de braquet et oublie-les, tes mollets.

L'ENFANT

Comment j'fais?

ALDÉBARAN

Comme moi! Pense aux oiseaux et envole-toi, car c'est pas fini, petit, ça se complique la vie, de plus en plus vite, allez allez, si tu veux grimper faut t'accrocher: véloce le pouillot, royal le milan, ramier le pigeon, fais gaffe après le tournant ça grimpe à douze pour

cent, en danseuse, pédale fiston et dix-neuf dents, l'ascension devient coton, attention, plus vite: à gambette le chevalier, appuie, che-
vêche la chouette, appuie j'te dis appuie, philomèle le rossignol, litorne la grive, verderolle la rousserolle, ictérine l'hypolaïs, on approche du sommet, fiston, va falloir sprinter, les derniers lacets, c'est à l'arraché, et là-bas, juste au-dessus, les gros bras tu les vois, allez, à toi: le vert?

L'ENFANT

Jalabert!

ALDÉBARAN

Blanc à pois rouges?

L'ENFANT

Virenque!

ALDÉBARAN

En jaune?

L'ENFANT

Miguel!

MOUSTIQUE

Fabien Arca

Le rêve de grand

MOUSTIQUE

C'est quoi ton rêve de grand ?

COPAIN NICOLAS

J'sais pas...

MOUSTIQUE

T'sais pas...

COPAIN NICOLAS

Non j'sais pas pourquoi, toi tu sais ?

MOUSTIQUE

Ouais...

Un léger temps.

COPAIN NICOLAS

Alors ?

MOUSTIQUE

Quoi !

COPAIN NICOLAS

C'est quoi ?

MOUSTIQUE

Quoi...

COPAIN NICOLAS

Ton rêve de grand ?!

MOUSTIQUE

Ah ouais. J'aimerais être cirque.

COPAIN NICOLAS

Quoi ?

MOUSTIQUE

J'aimerais être cirque. T'es sourd ou quoi.

COPAIN NICOLAS

N'importe quoi !

MOUSTIQUE

Quoi n'importe quoi ?

COPAIN NICOLAS

C'est juste pas possible !

MOUSTIQUE

De quoi ?

COPAIN NICOLAS

D'être « cirque »...

MOUSTIQUE

Ah bon et pourquoi... ?

COPAIN NICOLAS

Parce que « cirque » c'est pas un métier.

MOUSTIQUE

Ah ouais alors c'est quoi... ?

COPAIN NICOLAS

Cirque c'est un mot pour dire que... « on va au cirque » par exemple, tu vois c'est pas un métier, c'est un mot pour dire un lieu.

MOUSTIQUE

Un mot pour dire un lieu...

COPAIN NICOLAS

Ouais.

MOUSTIQUE

Ah ouais...

COPAIN NICOLAS

Alors tu peux pas devenir un mot pour désigner un lieu.

MOUSTIQUE

Non...

COPAIN NICOLAS

C'est pas possible... Par contre tu pourrais avoir envie de, je sais pas, travailler avec les tigres...

MOUSTIQUE

Ah ouais...

COPAIN NICOLAS

Bon ben là, ton métier ce serait de dompter, tu serais un dompteur, ou alors tu voudrais être clown...

MOUSTIQUE

Ah ouais...

COPAIN NICOLAS

Alors ton métier ce serait clown... ou alors tu voudrais être trapéziste, alors ton métier ce serait trapéziste, ou alors tu voudrais être musicien... tu piges ?

MOUSTIQUE

Ouais... mais moi je veux être tout ça à la fois, alors comment je le dis si je veux être tout ça la fois ?

COPAIN NICOLAS

Toi tu veux être tout ce qu'on fait dans un cirque ?

MOUSTIQUE

Ouais...

COPAIN NICOLAS

Tout ?!

MOUSTIQUE

Ouais...

COPAIN NICOLAS

C'est pas possible !

MOUSTIQUE

Pourquoi ?

COPAIN NICOLAS

— Parce que c'est trop pour un seul homme... !

MOUSTIQUE

Ouais mais c'est mon rêve. Alors comment je dis ?

COPAIN NICOLAS

J'sais pas... tu veux vraiment tout faire ?

MOUSTIQUE

Ben ouais...

COPAIN NICOLAS

Alors dans ce cas tu dis que tu veux être cirque...

MOUSTIQUE

Ah ben tu vois j'avais raison...

Le « petit copain » de ma sœur

MOUSTIQUE

Ma grande sœur, pour elle je suis rien qu'un minus. Elle me dit toujours « toi t'es rien qu'un minus, alors ferme-la ». Parfois avec sa meilleure copine elles viennent me chercher à la sortie de l'école pour me ramener à la maison et sur le chemin du retour elles rigolent tout le temps, toutes les deux. Je sais pas pourquoi elles rigolent comme ça sur des trucs pas drôles en plus. Par exemple elles rigolent dès qu'elles disent « Ludovic ». C'est bizarre quand même de rigoler quand on dit « Ludovic ». Ludovic, c'est juste un prénom. C'est même pas drôle. Moi quand je dis « Ludovic », ça me fait pas rire. Mais elles, il faut les voir, elles rigolent à s'en décrocher la mâchoire. Et si moi j'ai le malheur de demander pourquoi elles rigolent quand elles disent « Ludovic », alors là, elles s'arrêtent un instant de rire pour me regarder, et puis l'instant d'après elles se remettent à rire pire qu'avant, mais moi j'sais toujours pas pourquoi elles rigolent. Non. Alors je dis rien. Je les laisse rigoler entre filles. Mais dans ces moments-là, j'ai trop l'impression que ma sœur c'est une extra-terrestre. Mes

PRÊTE-MOI TES AILES

Dominique Paquet

LIBELLULE.- Le même. Ils et elles sont là... posés sur les roseaux... et sur le fil de fer barbelé là-bas près de la petite maison en tôle.

LUI.- Je vois.

LIBELLULE.- Le long du fil barbelé, il y a aussi une petite fille qui me parle. Elle me raconte les histoires qu'elle écrit.

LUI.- Comment fais-tu pour te poser sur le barbelé sans te blesser les pattes ? Si je pouvais seulement y mettre une petite pointe de pied et cabrioler !

LIBELLULE.- Comme nous sommes délicates et légères, nous atterrissons très doucement ! Notre très long corps nous tient en équilibre. Comme un contrepoids, tu vois ?

Elle lui montre.

LUI.- Oui. Je suis trop lourd. Toi qui voles, ne pèses pas ! Pourquoi vous n'avez qu'un seul nom pour vous nommer ? Demoiselles. Demoiselles bleues. *(Il sourit.)*

LIBELLULE.- Et vous ?

LUI.- Nous, les humains ? Un seul nom aussi.

LIBELLULE.- Et tu ne te sens pas fille aussi quelquefois ?

LUI.- Si. Mais pas à un moment particulier. Et puis tout de suite après, je me sens garçon. Non, ce n'est pas tout à fait vrai... Je me sens vivant. Être humain. Surtout quand je cours dans le vent. Ou à vélo sur une pente. Quand je danse, j'ai la sensation de voler.

LIBELLULE.- Bien sûr.

LUI.- Pourquoi faut-il toujours dire : « Je suis un garçon », « Je suis une fille ». « Tu es une libellule. » « Il est un étourneau. » Opposer : les libellules/les humains. Les filles/les garçons. Les rochers/les mouches. À l'école, si un garçon joue à des jeux de fille, tout le monde se moque de lui.

LIBELLULE.- Qui se moque de toi ?

LUI.- Eux. Et aussi quand tu as une voix de souris. Quand tu es roux. Quand tu as de bonnes notes. Quand tu aimes lire. Quand tu oses avouer en classe que tu es amoureux. Il faut aussitôt s'enfuir ou se boucher les oreilles pour ne pas entendre les moqueries. Ou rester seul dans la classe à lire pendant les récréations. Se forcer à rester indifférent. À la maison aussi, s'enfermer. On dirait que tous les autres ne pensent qu'à une chose : ricaner.

LIBELLULE.- Toi aussi, tu ricanais quand je t'ai connu.

LUI.- Parce qu'ils ricanait de moi! Tu veux être acrobate, trapéziste, footballeur, tout le monde t'admire! Mais dès que tu dances des arabesques, des sauts de biche, des entrechats, tous, ils ouvrent la bouche, montrent leurs dents et rient en coin. Un rire de gorge. Qui fait une petite explosion. *(Il le fait.)*

LIBELLULE.- Ton rire me froisse les ailes!

LUI.- Pourquoi je ne danserais pas? Pourquoi tu ne me prêteras pas tes ailes?]

LIBELLULE.- Si tu veux! Dis-moi, j'ai bien entendu «entrechats»?

LUI.- Oui.

LIBELLULE.- Tu sais danser entre les chats?

LUI.- *(rire)* Oui. Comme ça! *(entrechat quatre)* Un jour, j'en ferai huit!

LIBELLULE.- Je n'ai pas réussi à voir les chats. Où sont-ils?

LUI.- Partout là. Des dizaines! Mais loin de l'eau évidemment.